

Sb. F.  
als bok



1742.

Leitzkau



# A P H O S ,

COMEDIE

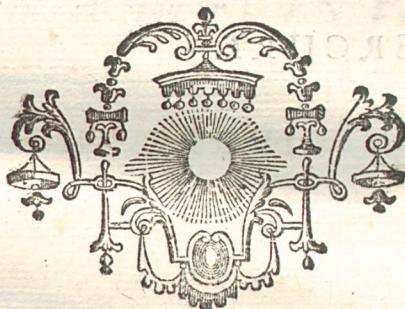
EN UN ACTE ET EN VERS,

REPRESENTEE POUR LA PREMIERE FOIS,  
Par les Comédiens ordinaires du Roy,  
le 11 Septembre 1747.

---

Le prix est de 24 sols.

---



A P A R I S.

Chez P R A U L T Fils, Quay de Conti à la descente du  
Pont Neuf, à la Charité.

---

M. DCC. XLVIII.

AVEC APPROBATION.

---

---

ACTEURS.

JUNON.

HE'BE.

L'AMOUR.

LE SENTIMENT.

LE PLAISIR.

MERCURE.



*A P H O S ,*  
COMEDIE  
EN UN ACTE ET EN VERS.

---

SCENE PREMIERE.

JUNON, L'AMOUR,

L'AMOUR,



UOI Junon?

JUNON.

Quoi l'Amour?

L'AMOUR.

Ici?

A

A P H O S ;

J U N O N .

Dans ces forêts.

En vérité ma joye en est extrême ,  
Et vous semblez arriver tout exprès  
Pour faciliter le succès  
D'un dessein important qui vous touche vous même ;  
C'est un de ces grands projets . . . .

L' A M O U R .

Oh ! je suis convaincu qu'il est de conséquence ,  
Pour le détail , je veux bien m'en passer ,  
Je ne puis point vous donner audience ;  
Ces lieux m'offrent en vain votre auguste présence ,  
Je ne fais que les traverser.

J U N O N .

Où courez-vous ainsi ?

L' A M O U R .

Dans le séjour céleste ;  
Pour jamais je vais me fixer.

J U N O N .

A laisser les humains, qui peut donc vous forcer

L' A M O U R .

Ah ! dans ces lieux que je déteste ,  
Je ne reçois que d'offençans tributs ,  
On desire & l'on n'aime plus.  
Les infidélités sont autant de trophées ,  
Dont no se plaît à se vanter.

C O M E D I E.

Je n'y vois chaque jour que Maitresses quittées,<sup>3</sup>  
 Par des Amans qu'elles alloient quitter.  
 Le bonheur de changer, se chante sans mistere,  
 Et l'on soutient hardiment  
 Que le don d'aimer constamment,  
 Est la vertu de ceux qui n'ont point l'art de plaire.

J U N O N.

Vos affaires au Ciel ne vont pas beaucoup mieux,  
 Vous y verrez le même train de vie,  
 L'inconstance & la perfidie  
 Plaît aux mortels encor moins qu'à nos Dieux.  
 Ah! que je me trompois, je croyois que la terre,  
 De votre Trône étoit le plus ferme soutien,  
 Que les François sur tout, vous servoient aussi-bien.  
 Qu'ils servent le Dieu de la guerre,  
 Que brulant d'être des premiers . . .

L' A M O U R.

Hélas! c'est Mars qui les gêne,  
 Ils veulent cueillir à la hâte,  
 Les Mirthes comme les Lauriers.  
 Dès qu'une Belle les évite,  
 Vous les voyez prendre la fuite,  
 Et reployer leurs étendars.  
 Ils prétendent vaincre aussi vite  
 Dans les champs de l'Amour, que dans les champs  
 de Mars.

J U N O N.

Quelle travers! quelle conduite!  
 De ce désordre & de tous vos malheurs!  
 A ij

A P H O S ;  
Le plaisir est l'unique source.

L' A M O U R.

Il est vrai , mais quelle ressource  
Puis-je avoir contre un Dieu qui charme tous les  
cœurs !

Vous sçavez qu'esperant de rendre  
Ce Dieu plus constant dans ses goûts ,  
Nous obtinmes de votre Epoux  
Que désormais la faveur la plus tendre ,  
Que le Plaisir pourroit attendre ,  
Ne seroit qu'un baiser sur la main seulement.

J U N O N.

Oui je m'en souviens ,

L' A M O U R.

Qu'importe  
Que Jupiter ait fait ce reglement ;  
Du Plaisir depuis ce moment  
L'inconstance est-elle moins forte ?  
L'arrêt prononcé contre lui  
Ne l'a point rendu plus sage ,  
Il est toujours aussi volage ,  
Moi toujours aussi mal servi.

J U N O N.

Je ne perds pourtant pas courage ,  
Le Plaisir me déplaît au moins autant qu'à vous ;  
Par les mauvais conseils qu'il donne à mon Epoux ;  
A chaque instant il m'irrite , il m'outrage ,  
Et je suis venue en ces lieux  
Pour executer une idée ,

COMEDIE.

Qui, pour peu que par vous elle fut secondée,  
Pourroit nous venger tous les deux ;  
Et j'ai pour ce projet fait choix d'un de nos Dieux ;  
Si vous vouliez l'honorer de votre aide.

L' A M O U R.

Quel est-il ?

J U N O N.

C'est le Sentiment ;

L' A M O U R.

Ah Ciel ! je suis perdu ! comment,  
Le mal vaut mieux que le remede ?

J U N O N.

De grace, écoutez jusqu'au bout.  
J'ai conduit dans ces lieux une Nymphe charmante,  
Elle est jeune autant qu'innocente,  
Et de l'amour encor, ne connoît rien surtout,  
Il faudroit par votre artifice,  
Que pour le Sentiment, cette Beauté novice,  
A son tour prît un peu de goût.  
Jusqu'à présent, dans son cœur insensible,  
Ce Dieu, malgré ses soins, a fait peu de progrès ;  
Bien-tôt, si vous vouliez, ce cœur rendu flexible,

L' A M O U R.

Hé bien, que feriez-vous après ?

J U N O N.

Alors au comble de ma joye,  
Je les attacherois par les nœuds les plus doux ;

A iij

Leurs jours filés d'or & de soye,  
Couleroit sans aigreurs, sans plaintes, sans dé-  
gouts ;

Unis d'une chaîne si belle,  
En dépit de l'Hymen, ils resteroient Amans,  
Et se bornant à des vœux innocens,  
Verroient leur union autant pure qu'éternelle.

## L' A M O U R .

Oh ! la belle postérité  
Qui naîtroit de cet Hymenée ;  
Mais cette idée en vérité ....

## J U N O N .

Est très-bien imaginée.  
Dans Paris auss-tôt, par moi ces Dieux conduits,  
Attireroient les yeux de la foule étonnée  
De voir deux Epoux unis,  
Et leur chaîne fortunée,  
Par la mode préconisée,  
Bientôt chez les François, séduiroit les Esprits.

## L' A M O U R .

Il est vrai qu'en ces lieux toute mode nouvelle,  
Voit bientôt tous les cœurs de ses charmes épris ;  
Mais malgré tout l'amour qu'ici l'on a pour elle,  
Celle-ci qu'avec tant de soin  
Vous préparez pour la France,  
Est, j'en répons, la seule extravagance  
Qui n'y réussira point.

## J U N O N .

Par ces paroles offensantes ,

C O M E D I E.

Je vois , qu'à mon projet , vous refusez vos soins. 7

L' A M O U R.

Oh , tout net.

J U N O N.

Il faudroit du moins  
Dire des raisons suffisantes . . . . .

L' A M O U R.

Eh mais , elles sautent aux yeux.

J U N O N.

Pour prix de mes bontés , je ne m'attendois gueres  
A des propos injurieux.  
Je vous abandonne.

L' A M O U R.

Tant mieux.

J U N O N.

Je voulois bien à vos affaires  
Donner mes soins officieux.

L' A M O U R.

Eh , qui vous en prioit ?

J U N O N.

Oh t quelle ingratitude ;  
Vous êtes un grand fat.

L' A M O U R.

Vous , une grande Prude.

A iij

A P H O S ,

J U N O N .

Ciel ! peut-on rien de plus noir ?  
Donner à la vertu le nom de pruderie.

L' A M O U R .

Bon , bon , de la vertu , vous croyez en avoir !

J U N O N .

Eh quoi donc ? la calomnie . . . .

L' A M O U R .

Tenez , très-auguste Junon ,

Écoutez bien cette leçon

Et retenez-la , je vous prie .

Tant qu'on ne s'est point entendu ,

Par un Amant qui plaît , dire je vous adore ,

La plus honnête femme ignore

Si son cœur a de la vertu .

J U N O N .

Ce discours est galant .

L' A M O U R .

Non ; mais il est sincère .

Je suis franc , c'est mon caractère .

J U N O N .

Vous croyez que sur votre arrêt

J'ai perdu mon projet de vue ,

Loin que vous m'avez convaincue ,

Je le trouve meilleur depuis qu'il vous déplaît ,

C O M E D I E.

Et je vais tout mettre en usage  
 Pour finir ce mariage  
 Que vous voudriez déranger,  
 N'en dussai-je jamais tirer d'autre avantage  
 Que le plaisir de vous faire enrager.

S C E N E I I.

L' A M O U R *seul.*

**F**ort bien. La belle conférence :  
 Ainsi finit toute séance  
 Où l'on n'est pas de même avis ;  
 Mais celui de Junon , au fond , est si bizarre . . . .  
 On ne peut rien imaginer de pis ;  
 Car contre le Plaisir , quoique je me déclare ,  
 Il faut pourtant convenir  
 Que ce Dieu m'est nécessaire ;  
 Mais il faudroit , pour bien faire ,  
 Qu'avec le Sentiment , il voulût bien s'unir :  
 Mais Ciel ! quelle est ma surprise ?  
 C'est lui-même que j'aperçois ,  
 Puisqu'il est ici je m'avise  
 D'un tour qui peut changer l'état où je me vois .  
 Si je n'en tire pas tout le fruit que j'espere ,  
 Il fera du moins fort bon  
 Pour satisfaire la colere  
 Où je suis contre Junon ;

## S C E N E III.

## L'AMOUR, LE PLAISIR.

## L'AMOUR.

**C**omment, Seigneur Plaisir, dans cette solitude ?  
 Vous que j'imaginois dans les jeux , dans les  
 ris

Des amusemens de Paris  
 Faire votre plus douce étude.

## LE PLAISIR.

Et sur quoi donc jugez-vous  
 Que Paris seul ait pour moi des délices ?  
 Ignorez-vous que c'est à mes caprices  
 A qui je dois mes instans les plus doux ?  
 Entraîné par mon inconstance ,  
 J'aime à former de bizarres projets ;  
 Et c'est ainsi que je me plais  
 A tromper les mortels duppés par l'apparence.  
 Ils me croient souvent où je ne suis jamais.  
 Aux lieux , où l'on m'attend , rarement je parois.  
 Que de brillans soupers ! que de superbes fêtes !  
 Je n'ai pas même voulu voir.  
 Mes douceurs sont toujours prêtes.  
 Je suis pour tous , mais tous ne savent pas m'avoir.  
 Oui , très-souvent je ris , je folâtre , je veille

C O M E D I E :

11

Dans la cabane d'un Berger ,  
 Pendant que je bâille & sommeille  
 Sur les coussins d'un Financier ;  
 Ainsi , souvent Paris est pour moi peu de chose.

L' A M O U R .

Tenez , parlez-moi franchement ,  
 Je ne sçais pourquoi je suppose  
 Que vous trouvez Paris moins charmant ,  
 Depuis que Jupiter enjoignit , & pour cause  
 Que deormais la plus grande faveur  
 Qu'une beauté pourroit donner à votre ardeur ,  
 Seroit . . . .

L E P L A I S I R .

Vous êtes dans l'erreur.  
 Non , loin que cet arrêt m'offense ,  
 Loin d'en garder de fâcheux souvenirs  
 En Dieu sage , & qui sçait goûter les vrais plaisirs ,  
 Ce que le Ciel retranche à ma puissance ,  
 Je le retranche à mes desirs.

L' A M O U R .

Le Plaisir philosophe !

L E P L A I S I R .

Il n'est que raisonnable.

L' A M O U R .

Mais comment est-il concevable  
 Que vous puissiez tromper aussi long-tems ?  
 Car enfin , lorsqu'une Belle ,

## A P H O S ;

Par malheur à vos yeux, a quelques agrémens,  
 Par vos soins, vos empressemens,  
 Vous promettez d'être fidele ;  
 Mais à peine à vos vœux a-t-elle consenti,  
 Vous ne donnez qu'un coup d'aîle,  
 Et zeste, vous voilà parti.  
 Depuis le tems on devoit vous connoître.

## L E P L A I S I R.

Et mais on me connoît aussi :  
 Lorsque d'une beauté je veux me rendre maître,  
 Elle m'oppose souvent  
 Des scrupules, des allarmes,  
 Mais son cœur contre moi se deffend vainement ;  
 C'est dans ce cœur, lui-même, où sont toutes mes  
 armes ;  
 Selon l'occasion, je suis tendre, amusant,  
 Quelquefois j'ai recours aux larmes,  
 Et je vois bientôt l'instant  
 Où la Belle pense à mes charmes,  
 Sans se douter que je suis inconstant.

## L' A M O U R.

S'il est si vrai, qu'à votre obéissance  
 Tout soit forcé de se ranger,  
 Dans ce moment vous pouvez m'obliger.

## L E P L A I S I R.

Parlez, & je vous fers de toute ma puissance.  
 Vous savez qu'à vos vœux je prens assez de part.

## L' A M O U R.

Il est dans ce lieu solitaire

C O M E D I E.

13

Une Nymphé jeune & sans art ;  
 Qui rassemble, dit-on, tout ce qu'il faut pour plaire.

Junon la retient en ces lieux  
 Dans une ignorance profonde ,  
 Et loin des Amans & du monde ,  
 Ne laisse paroître à ses yeux  
 Que le Sentiment, dont, dit-elle ,  
 Elle veut faire à cet enfant  
 Un Epoux aimable & fidelle.  
 Sur ce mauvais arrangement ,  
 Nous avons eu grosse querelle ;  
 Enfin je suis fort mécontent ,  
 Et je voudrois , pour faire pièce  
 A la très-prudente Déesse ,  
 Que vous parlassiez de tendresse  
 A cet Objet jeune & charmant  
 Qu'elle gouverne au gré de son caprice ,  
 Et qu'auprès de cette Novice ,  
 Vous prévinssiez le Sentiment.

LE PLAISIR.

J'entre dans votre vengeance ,  
 Comptez que ce projet a déjà réussi ,  
 Comptez sur mon assistance ,  
 Avec d'autant plus d'assurance ,  
 Qu'en servant vos désirs , je sers les miens aussi.

L'AMOUR.

Tenez , du fond de ce bocage  
 Je vois venir de ce côté ,  
 Junon & la jeune Beauté ,  
 Dont nous voulons terminer l'esclavage.

14                    A P H O S ,  
Dans ce bosquet , cachons-nous promptement ,  
Et là nous épierons le favorable instant  
Où vous pourrez commencer votre ouvrage.

---

S C E N E I V .

J U N O N , H E B E É :

J U N O N .

**D**E mes avis vous faites peu d'usage ;  
Quel air contraint , quand vous marchez !  
Ces rubans-là , comme ils sont attachés ?  
Je ne vous vois jamais mise à votre avantage.

H E B É .

Mais pourquoi donner si long-tems  
Au soin d'une vaine parure ?  
Pourquoi prêter à la nature  
Le secours des ajustemens ?

J U N O N .

Vous avez des raisonnemens . . . . .

H E B É .

Vous m'avez souvent avertie  
De fuir l'amour & ses sermens ,  
Et j'entendois un jour Momus , dont la folie  
Vaut souvent mieux , dit-on , que le bon sens.  
Il disoit , en parlant d'une intrigue du tems :

COMEDIE.

15

Déesse qui voulez ne point avoir d'amans,  
Gardez-vous bien d'être jolie.

JUNON.

Mais en ai-je eu, moi.

HEBÉ.

Vous, non,  
Pas même le moindre soupçon . . . . .

JUNON.

Vous étiez là vraiment en bonne compagnie,  
Momus & les impertinens,  
Qui composent la coterie,  
Et qui pour l'imiter, malgré leur froid génie,  
Ont résolu d'être plaisans,  
Pensent qu'il n'est point de Déesse  
Qui ne s'occupe sans cesse  
Du soin d'obtenir leur encens.  
Ils m'ont, d'un soin pareil, peu-être soupçonnée;  
Et malgré le mépris que j'ai pour tous ces Dieux,  
Je suis pourtant très-assurée,  
Que lorsque je suis parée,  
Ils sont tous convaincus que je le suis pour eux.

HEBÉ.

Non, je n'ai jamais rien entendu de semblable,  
Et même un jour Momus, parlant de vous,  
Tint des discours très-flatteurs & très-doux.

JUNON.

Quand Momus veut, il est aimable,

Et dans le fond , c'est le seul de nos Dieux  
 Dont l'éloge soit agréable.  
 Eh bien , que disoit-il ? mon esprit curieux . . .

H E B É .

Il celebrait cet air majestueux ,  
 Que vous mettez dans tout ce que vous faites ;  
 Il ajoutoit que par-tout où vous êtes ,  
 L'amour n'ose montrer son dangereux aspect ,  
 Et que tous vos regards conduits par la sagesse ,  
 Loin d'inspirer la tendresse ,  
 N'inspirent que le respect.

J U N O N .

Du respect , quel fade langage ?  
 Si Momus est écouté ,  
 Il semblera qu'à ma beauté ,  
 Jamais on n'ait rendu hommage :  
 Cependant . . . . .

H E B É .

Mon discours semble vous irriter ,  
 Et je comptois vous flatter ,  
 En vous disant , qu'au Ciel vous passez pour très-  
 sage.

J U N O N .

Momus n'a point d'esprit , il n'a que du jargon ;  
 Mais cela plaît aux femmelettes ,  
 Qui dans les cieus donnent le ton ,  
 Et c'est avec de pareilles fornettes ,

Que

COMEDIE.

17

Que nos Dieux les plus sots , passent pour amufans ,  
Ne laissez point charmer vos sens ,  
Par l'exemple de ces Coquettes.

HEBÉ.

Je veux , à vos avis , me conformer en tout.

JUNON.

Vous aurez raison , & sur-tout  
Refusez ce baifer , d'où dépend votre gloire ;  
Je dis cela , non pour le Sentiment ,  
Car il n'a pas l'ame assez noire ,  
Pour le demander seulement :  
Mais il est dans le Ciel plus d'un malhonnête  
homme ,  
Que le hazard pourroit conduire ici ,  
Et qui pensant qu'on se renomme ,  
En obtenant.... Mais de ce côté-ci ,  
Je vois venir votre Epoux , ce me semble ;  
Et vais tout préparer pour votre hymen prochain.

SCENE V.

HEBÉ seule.

**L**E Sentiment, mon Epoux , quel destin !  
Non pas qu'il manque de mérite ;  
Mais à l'aimer , vainement je m'excite ,  
L'estime est le seul prix dont je puis le payer ,  
Et par un sort que je ne puis comprendre ,

B

D'abord je me plais à l'entendre ;  
Mais il finit par m'ennuyer.

## S C E N E VI.

HEBE' , LE SENTIMENT.

LE SENTIMENT.

**E**Nfin je vous retrouve , adorable Déesse ,  
Qui régnerez toujours sur mon fidele cœur ;  
Que votre vue enchanteresse  
Est nécessaire à mon bonheur !  
Hélas ! loin de votre présence ,  
D'un noir chagrin , je me vois consumé ,  
Loin de ces yeux qui m'ont charmé ,  
Un moment me paroît une trop longue absence.  
Ah ! que mon sort auroit d'appas ,  
Si quand vous ne me voyez pas ,  
Vous ressentiez la même inquiétude ,  
Mais , comment l'imaginer ?

H E B É.

Ah ! vous allez vous chagriner ,  
Et me taxer d'ingratitude ,  
Pour egayer notre entretien :  
Parlons un peu de votre promenade ,  
Vous deviez , s'il m'en souvient bien ,  
Aller revoir cette belle cascade.

## COMÉDIE.

59

## LE SENTIMENT.

Non , j'ai suivi le cours de ce ruisseau ;  
 Qui coule au bord de ce bocage ;  
 Et je me suis trouvé dans un endroit sauvage ;  
 Dont la nature a fait le jardin le plus beau :  
 Des Jasmins , des Lys & des Roses ,  
 Répandent dans ce lieu les plus douces odeurs ;  
 J'ai regardé ces fleurs nouvellement écloses ,  
 J'ai long-tems admiré leurs brillantes couleurs ;  
 Ensuite contemplant une haute montagne ,  
 Qui de ce côté-là , termine la campagne ,  
 J'ai dit , cette Beauté que je ne puis toucher ;  
 A le teint de ces fleurs , le cœur de ce rocher.

## H E B É.

Pourquoi vous obstiner à me croire insensible ;  
 Quand je vous dis que je ne le suis point ?  
 Votre défiance est terrible.

## LE SENTIMENT.

Je vois l'Hymen sur le point  
 De récompenser ma constance ,  
 Peut-être je le dois à votre obéissance ,  
 Vos beaux yeux chaque jour , sur mon fort , consultés  
 Gardant le plus cruel silence ,  
 J'y trouve à chaque instant de nouvelles beautés ;  
 Mais j'y trouve toujours la même indifférence ,  
 Et si jusques à ce jour ,  
 Aucun Rival ne m'a donné d'inquiétude ,  
 Je le dois à la solitude ,  
 Où nous vivons dans ce séjour.

B ij

H E B É.

Quoi donc , faut-il aussi que je me justifie ,  
 D'un reproche sans fondement ,  
 Sçavez-vous bien qu'un jaloux sentiment  
 Ote à l'amour son plus grand agrément ,  
 Que c'est une folie.

L E S E N T I M E N T .

Oui , mais cette folie  
 Devroit avoir pour vous quelques appas ,  
 On ne hait la jalousie ,  
 Que quand le jaloux ne plaît pas.

H E B É.

Que le tems est ferein , le Ciel est sans nuage !

L E S E N T I M E N T .

Quelle réponse , ah Ciel !

H E B É.

Sous cet ombrage ;  
 Je veux me reposer.

L E S E N T I M E N T .

Hé bien , reposons-nous.

H E B É.

Non , je veux rêver seule , allez , retirez-vous !

L E S E N T I M E N T .

Si-tôt ?

H E B É.

Vous reviendrez.

COMEDIE.

LE SENTIMENT..

Vous ferez obéie.

Quelle froideur ! Mais partons , & du moins ;  
Par mon respect , qu'elle soit attendrie ,  
Si je ne puis la fléchir par mes soins.

---

S C E N E VII.

H E B É *seule.*

**C**omment , avec tant de constance ,  
N'a-t'il pas un plus heureux sort ?  
Car enfin il se plaint de mon indifférence ,  
Et je sens bien qu'il n'a pas tort ,  
En me quittant , il s'est fait violence ,  
Il va sans doute ailleurs exhaler sa douleur.  
Au fond pourtant je ne suis point fâchée  
De le voir de mauvaise humeur :  
Car je ne sçais pourquoi je me trouve offensée ;  
Que depuis si long-tems il demande mon cœur  
D'une façon très-empresée ,  
Et qu'il ne m'ait jamais dit un mot du baiser ,  
Sur la garde duquel on m'a tant étourdie ,  
Non que de l'accorder , j'eusse la moindre envie ;  
J'étois bien résolue à le lui refuser :  
Mais j'avois , je croi , lieu d'attendre ,  
Qu'un Amant qui se dit si tendre ,  
En demandant cette faveur ,  
Me procureroit l'honneur

B iij

De lui montrer que je sçais me deffendre,  
 Mais quel est ce jeune Etranger  
 Que je vois dans cette avenue,  
 Fuyons.... Ciel, je serois perdue,  
 Si Junon.... Non, attendons qu'il m'ait vue,  
 Après je m'enfuirai.... Je le trouye bien fait,  
 Sa figure est assez jolie,  
 Il n'est pas beau, mais il paroît  
 Dans sa phisionomie  
 Je ne sçais quoi qui prévient, & qui plaît,  
 Il me regarde, il me salue....  
 A rendre le salut, je suis, je croi, tenue,  
 Il regarde ces lieux, son air est inquiet...  
 Il vient... Oh, puisque j'ai tant fait,  
 Ma retraite à présent tiendroît de la rudesse,  
 Et même de ma politesse,  
 Lui donneroit mauvaise opinion.

## S C E N E V I I I.

H E B É E T L E P L A I S I R.

L E P L A I S I R.

**D**Éesse, ( car tant de grace  
 M'apprend assez que c'est-là votre nom )  
 Daignerez-vous excuser mon audace,  
 Je me suis perdu dans ces bois,  
 Et les ai parcourus au moins deux ou trois fois,  
 Sans pouvoir rencontrer la route

COMEDIE.

Qui conduit au hameau voisin,  
Vous qui la connoissiez fans doute,  
Voudriez-vous . . . . .

H E B É.

Voilà votre chemin,  
Et je vous plains fort de la peine  
Que vous coûtera votre erreur.

LE PLAISIR.

Cette peine à mes yeux n'a rien que de flatteur,  
Et le hazard, qui près de vous m'amene,  
M'eût conduit bien plus mal, en ne m'égarant pas.  
Qui l'eût pensé ! que ce climat barbare  
Cachoit la beauté la plus rare,  
Dont on puisse jamais célébrer les appas.

H E B É.

Jeune Etranger, je sçais comprendre  
Tout ce que vos discours ont pour moi d'obligeant ;  
Mais je ne puis plus long-tems les entendre,  
Près de Junon je dois me rendre,  
Elle me gronderoit de mon retardement.

LE PLAISIR.

Arrêtez, Nymphé charmante,  
De cet entretien qui m'enchanté,  
Un instant, laissez moi jouir,  
Vous me fuyez, c'est moi qui devrois fuir.  
Si dans ces lieux quelque péril s'apprête,  
C'est sur moi seul qu'en tomberont les coups,  
Et je ne vois ici pour vous

Biiij

Que le danger de faire une conquête:

H E B É .

Non , je ne veux point vous charmer ;  
Car un autre a ma foi , je parle sans mystere ,  
Et je croi qu'il est mal de plaire  
A ceux qu'on ne peut aimer.

LE PLAISIR , à part.

Elle est naïve autant que belle.  
*Haut.* A cette bonne foi , si vous êtes fidelle ,  
Si vous vous faites un devoir  
De fuir ceux que l'amour remet sous votre empire ,  
Je ne dois plus prétendre au bonheur de vous voir.  
De grace . . . .

H E B É .

'Adieu , je me retire.

LE PLAISIR , à part.

Elle fuit , comment l'arrêter ?  
*Haut.*  
Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.  
Nymphé , daignez m'écouter ,  
Vous partez , & j'ai lieu de craindre  
De vous voir partir en couroux.

H E B É .

pourquoi donc ?

LE PLAISIR.

Un ayeu que je n'ai pû contraindre ,

COMEDIE.

25

A decouvert ce que je sens pour vous!

H E B É.

Un compliment peut-il être une offense.

LE PLAISIR.

Lorsqu'un Amant qui vante son ardeur  
Sur l'objet qui la cause , a pris un peu d'empire ;  
Ses discours les plus vifs n'ont rien que d'enchanteur,  
On aime à s'en laisser séduire,  
On les écoute avec douceur ;  
Mais lorsqu'avec indifférence  
On voit les soins cruels dont il est agité ,  
Le cœur en est irrité ,  
Et l'on voudroit qu'une prompte vengeance  
Punît sa témérité.

H E B É.

Mais en ce cas . . . . .

LE PLAISIR.

Hé bien.

H E B É.

Je suis fort en colere!

LE PLAISIR.

Je sens bien qu'en effet le bonheur de vous plaire,  
Est réservé pour un plus digne Amant ,  
Et je voudrois seulement  
Que vous me disiez , sans mystere ,  
Quelle idée , en partant , je vous laisse de moi.

A P H O S,

H E B E'.

Quelle idée?... Aucune, je croi.

L E P L A I S I R.

Ah! vous me trompez.

H E B E'.

Pourquoi?

L E P L A I S I R.

Une belle à ses yeux ne voit point rendre hom-  
 mage  
 Sans porter aussi-tôt un jugement secret  
 Du nouvel Amant qu'elle engage,  
 Et si pour moi vous ne l'avez pas fait,  
 J'ai lieu d'être piqué de tant d'indifférence;  
 On peut ne pas aimer, mais pour le moins on  
 pense.

H E B E'.

A la bonne heure, on peut penser;  
 Mais en rompant le silence,  
 Je vous mettrois en droit de me taxer  
 D'impolitesse ou d'imprudence,  
 Si vous me paroissiez mal fait, sans agrément,  
 Qu'en pensez-vous? pourrois-je poliment  
 Vous en faire la confidence;  
 Mais au lieu de cela, supposons un moment  
 (Remarquez bien que je suppose)  
 Supposons qu'un doux penchant,  
 Qui, comme vous pensez, seroit très-peu de chose

COMEDIE.

27

Pour vous, en secret, me dispose,  
L'aveu que j'en ferois, feroit-il bien prudent ?

LE PLAISIR.

Sans doute.

H E B É.

Mais quelle folie !  
A peine nous connoissons-nous.

LE PLAISIR.

Quand une heureuse sympathie  
Frappe deux cœurs des mêmes coups,  
Lorsqu'une prompte victoire,  
Des mêmes nœuds, a scû les attacher,  
Pourquoi voudroient-ils se cacher ?  
Un amour qui fera leur bonheur & leur gloire  
C'est même à ces prompts aveux  
Que deux Amans se font de leur défaite ;  
Qu'on reconnoît cette flâme parfaite,  
Dont à jamais on voit briller les feux.

H E B É.

Mais ce débat au fond est ridicule,  
Car ne sentant pour vous rien que de fort permis,  
Vous devez être surpris  
De me voir tant de scrupule,  
Il sembleroit, à nous voir disputer,  
Que je crains de trop vous flatter,  
En vous disant ce que je pense.

A P H O S,

L E P L A I S I R.

Ah ! je n'ai point de semblable esperance ;  
Mais, dites-moi toujours.

H E B E'.

Je l'aurois déjà dit ;  
Si j'avois pû trouver des termes convenables,  
Pour exprimer ce que j'ai dans l'esprit.

L E P L A I S I R.

Cherchons, il en viendra peut-être de capables.

H E B E'.

Attendez.

L E P L A I S I R.

Quoi ?

H E B E'.

Non..... Je suis d'un embarras,  
Aussi fit-on jamais de question pareille ?

L E P L A I S I R.

Je sçais un mot qui viendrait à merveille.

H E B E'.

Tenez, je pense...

L E P L A I S I R.

Hé bien.

H E B E'.

Que je ne vous hais pas.

COMEDIE.

29

LE PLAISIR.

Ce mot souvent veut dire que l'on aime.

H E B E'.

Comment donc, s'il vous plaît ?

LE PLAISIR.

Au céleste séjour,  
Ce, je ne vous hais pas, est un doux stratagème  
Trouvé par la pudeur, pour contenter l'amour  
Permettez-moi de l'entendre de même.

H E B E'.

Il faut donc en chercher . . . . ?

LE PLAISIR.

Non.

Ne changeons rien.

H E B E'.

Que diroit-on ?  
Si par hazard une chose semblable  
Au Ciel venoit à se sçavoir.

LE PLAISIR.

Quoi, d'une trahison, me croyez-vous capable ?  
D'ailleurs, quand je pourrois faire un trait aussi noir,  
Jamais au Ciel on ne voudroit me croire ;  
Nos Déesses ont si bien fait,  
Qu'un Amant peut être indiscret,  
Sans qu'à présent cela nuise à leur gloire.  
Elles ont publié que tous nos jeunes Dieux,

Par fatuité se vantent d'être heureux ;  
 Qu'elles feroient bien malheureuses ;  
 Si l'honneur des plus vertueuses  
 Dependoit des propos de pareils évenés ;  
 Enfin grâce à leurs harangues,  
 On regarde à présent comme mauvaises langues,  
 Ceux qui divulguent leurs bontés.  
 Hé bien

H E B E'.

Que voulez-vous apprendre ?

L E P L A I S I R.

Charmante Nymphé prononcez.  
 Ce, je ne vous hais point, comment dois-je  
 l'entendre ?

H E B E'.

Entendez-le

L E P L A I S I R.

Achevez.

H E B E'.

Que vous m'embarrassez !

L E P L A I S I R.

Que ce trouble a pour moi de charmes !  
 Mon amour, je le vois, trouve grâce à vos yeux.  
 Mais que je crains qu'un bien si précieux  
 Un jour ne me coûte des larmes,  
 Je douterais toujours d'un si charmant destin,  
 Quelque chose de plus certain  
 Rendrait mon espoir moins frivole,

COMEDIE.

13

H E B E.

J'en crois votre propre parole,  
Pourquoi donc vous faut-il d'autres garands qu'à  
moi ?

L E P L A I S I R.

Ah ! vous avez pour gage de ma foi  
Mille agrémens , qu'en vous la nature rassemble,  
Ces regards séduifans , ce sourire enchanteur ,  
Toutes les graces ensemble  
Vous répondent de mon cœur,  
Rien , du vôtre , ne peut me donner l'assurance ;  
Une marque de préférence  
Seroit le vrai moyen d'affurer mon bonheur.

H E B E.

Mais de quoi s'agit-il , & quelle est votre attente ?

L E P L A I S I R.

Il est un baifer plein d'appas  
Des amans fortunés , recompense charmante  
Il faudroit.....

H E B E.

Ne voila-t'il pas !  
Eh ! quoi donc , rien ne vous contente,  
Ne peut-on , fans cela , d'une flâme constante :

L E P L A I S I R.

Non , c'est le feul garand de ce pouvoir flatteur ,  
Qu'on doit avoir sur celle qu'on adore ;  
C'est pour elle un moyen de s'affurer le cœur.

## A P H O S.

De l'Amant que son choix honore ;  
 C'est alors qu'elle voit éclore  
 Des biens qu'elle ignoroit encore.  
 Elle n'avoit vû que l'Amour ,  
 Elle voit paroître à leur tour ,  
 La vive reconnoissance ,  
 La naïve confiance ,  
 Les égards , l'empressement ,  
 La douce estime , & l'amitié fidele ;  
 Enfin le cœur de son Amant ,  
 N'éprouve pas un sentiment ,  
 Qui ne soit d'estime pour elle.  
 Faisons-nous un sort si charmant ,  
 Accordez....

H E B E'.

Finissez. Ah ! vous n'êtes pas sage.

L E P L A I S I R.

Ne condamnez point mes transports ,  
 De vos beaux yeux ils sont l'ouvrage.

*Il lui baise la main.*

H E B E'.

Ah ! Ciel , que les Dieux sont forts !  
 Vit-on jamais rien de semblable !  
 Je ne veux plus rester seule avec vous.

L E P L A I S I R.

Tout vous sied , & votre courroux  
 Vous rend encore plus aimable.

H E B E'.

Je vous croyois plus raisonnable ,

E

COMEDIE.

33

Et je vous veux beaucoup de mal  
D'une pareille violence.

LE PLAISIR.

Quoi donc, un amour sans égal  
N'a-t'il pas droit à quelque récompense.

HEBE'.

Oui, mais... qu'avez-vous donc? quel air  
inquiet.

LE PLAISIR.

Je crains qu'auprès de vous, Junon ne me  
surprenne.

HEBE'.

Je ne pense pas qu'elle vienne:  
Et d'ailleurs quand elle viendrait...

LE PLAISIR.

Je la connois, un rien la blesse;  
Je vous exposerois à sa mauvaise humeur;  
Et pour prevenir ce malheur,  
Je crois que prudemment il faut que je vous laisse.

HEBE', *d'un air piqué.*

Je ne prétends pas vous gêner;

LE PLAISIR.

Vous ne sçauriez imaginer  
Dans quelle affreuse tristesse  
Cette absence va me jeter;  
Mais je reviens bientôt, & ma vive tendresse

C

Me ramene à vos pieds pour ne vous plus quitter.

SCENE IX.

HEBE', *seule.*

AH! quel depart, ou plutôt quelle fuite!  
 Lorsque j'ai reçu ses adieux,  
 Cette ardeur qui m'avoit séduite  
 Ne paroïssoit plus dans ses yeux.  
 De ce changement là, que faut-il que je croie?  
 D'où vient ce silence glacé?  
 Je croyois voir les transports de sa joye,  
 Et je n'ai vû qu'un air embarrassé.  
 Ah! qu'aprèsent je regrete  
 Ce prix qu'avec tant d'art, il a sçu m'arracher!  
 Que je mérite bien... Allons, la faute est faite,  
 Il faut songer à la cacher  
 Au Sentiment, sur tout, tenons la bien secrette,  
 Retournons à lui pour jamais.  
 Il a peut-etre moins d'attraits;  
 Mais sa flâme est sincere & pure,  
 Il est bon de s'instruire... Oui, sans cette aventure  
 Mon cœur séduit par l'imposture  
 N'eût point rendu justice, aux feux les plus parfaits.  
 Il vient, gardons nous bien, de rien laisser paroître.

COMEDIE.

SCÈNE X.

LE SENTIMENT, HEBÉ.

LE SENTIMENT.

QUoi, Nymphes encore dans ces Forêts ?  
Elles plaisent à ceux, dont l'Amour est le maître  
Mais....

HEBÉ.

Je ne sçais, mais, j'avois sçu prévoir  
Que je pourrois bientôt vous y revoir.

LE SENTIMENT.

Ciel ! Qu'entens - je ! Ah ! Jamais votre bouche  
charmante

Ne prononça rien de si doux ;  
Est-il bien vrai que séparé de vous,  
Mon image vous fut présente ?

HEBÉ.

Oui, même dans l'instant que vous êtes venu ;  
Je celebroid cette constance,  
Cet attachement soutenu  
Dont jamais rien en vous, n'affoiblit la puissance.

LE SENTIMENT.

Ah ! que les Echos de ces bois  
Ne peuvent-ils s'animer à ma voix :

Cij

Pourquoi ne peuvent-ils me faire confiance  
 De ce qu'en leur présence,  
 Vous avez dit en ma faveur;  
 Que ce recit calmeroit la souffrance,  
 Dont un songe cruel vient de remplir mon cœur.

H E B E'.

Quel songe donc vous inquiète ?

L E S E N T I M E N T.

J'étois assis loin de ces lieux,  
 Quand par une douceur secrète  
 Le sommeil a fermé mes yeux.  
 Ce sommeil d'abord sans allarmes  
 M'a présenté tous vos charmes;  
 Mais ce plaisir bientôt a fait place à l'effroi,  
 Il me sembloit que vous veniez vers moi,  
 Quand tout à coup d'un vol rapide,  
 Fondant du plus haut des Cieux,  
 Le plus cruel de nos Dieux  
 Est venu vous vanter sa tendresse perfide.  
 Mais qu'a donc ce recit... Nymphé rassurez-vous;  
 Vous fremissiez, sans doute de courroux,  
 Souvenez-vous que c'est un songe.

H E B E'.

Il est vrai, ce n'est qu'un mensonge;

L E S E N T I M E N T.

Loin de vous en inquiéter  
 Prenez mon cœur, & donnez moi le vôtre,  
 Ce Dieu qui dans un songe a pû m'épouvanter,  
 Je le craindrai moins qu'aucun autre.

COMÉDIE:

37

Non, vous pensez trop bien, pour jamais l'écouter.

HÉBÉ.

Celui que le sommeil a scû vous présenter,  
Ce n'est donc point un Être imaginaire.

LE SENTIMENT.

Non ?

HÉBÉ.

Il ressemble donc à quelqu'un de nos Dieux ?

LE SENTIMENT.

Oui sans doute.

HÉBÉ.

J'aurois un desir curieux  
De scavoir quel il est, son nom, son caractère ;

LE SENTIMENT.

Ne connoissez jamais cet objet odieux.

HÉBÉ.

Oh ! si, je prétends le connoître,  
C'est afin de pouvoir le fuir ;  
A mes yeux par hazard, s'il venoit à paroître.

LE SENTIMENT.

Il se nomme le Plaisir,  
Comme l'Amour il a des aîles :  
Il est perfide comme lui,  
Sans cesse il vole autour des belles,  
Et dans leurs cœurs il se glisse sans bruit.  
Son caprice est extrême, on ne scavoit le croire ;

Le desir le présente , & le dégoût le fuit.  
On résiste , il attaque , il triomphe , il s'enfuit.

H E B E' , à part.

Ah Ciel ! voilà mon histoire.

LE SENTIMENT.

Eh bien ! que pensez-vous d'un Dieu si délicat !

H E B E'.

Je dis que c'est un scelerat...

Allez , ne craignez point de voir mon cœur volage,  
Sur lui , comme sur tous , vous avez l'avantage.

LE SENTIMENT.

Vous m'aîmerez toujours ,

H E B E'.

Oui , je vous le promets ,

LE SENTIMENT.

Quel charmant aveu ! non jamais  
Je n'en osai concevoir la pensée.  
Que je me sçais bon gré de vous avoir laissée  
Seule rêver dans ces Vallons !  
Un véritable Amant gagne aux reflexions ,  
Enchanté de ma destinée ,  
Je vais presser Junon de finir ce beau jour  
En terminant cette hyménée ,  
Qui couronne à la fin le plus parfait amour.

## SCENE XI.

H E' B E *seule.*

**O** Ui , j'aurai pour vous seul une ardeur éter-  
 nelle ,  
 Aimable Sentiment , dont la flâme fidelle  
 Semble s'accroître chaque jour  
 Ce Dieu , qui dans ces lieux par une adresse ex-  
 trême ,  
 M'avoit séduite en sa faveur ,  
 Et qui sans doute est le même ,  
 Dont un songe trop vrai , vous a dit la noirceur.  
 Le Plaisir avoit sçu me plaire ,  
 Je le sens encor dans mon cœur ...  
 Mais ce n'est qu'a ma colere  
 Qu'il doit un pareil honneur.  
 Voyons un peu s'il venoit à paroître ,  
 Comment je le recevrois.  
 D'abord je lui montrerois  
 Un air froid & piqué ... piqué fort bien ... peut-  
 être ,  
 Mais je m'occupe là d'un inutile soin ...  
 Le perfide ne viendra point ...  
 Tant mieux ... je serai trop heureuse  
 S'il ne s'offre jamais à moi ;  
 Cependant je suis honteuse  
 Qu'il ne revienne pas se ranger sous ma Loi  
 Car au fond je suis outragée ,  
 Et je ne puis être vangée ,

C iij

Qu'en lui montrant tout mon mépris pour lui,  
Mais je le vois , il s'approche d'ici.

Ah ! puisse-t'il encor me trouver belle !  
J'en aurai moins de peine à faire son tourment.

## S C E N E XII.

H E B E' , L E P L A I S I R .

L E P L A I S I R , *à part.*

**L**A Nymphé en moi , ne voit qu'un traître  
Elle croit me hair , mais elle va connoître  
Où mene un racommodement.

*haut.* Rien ne me donne plus d'allarmes ,  
Nymphé , libre des soins dont j'étois agité ,  
Je viens dans des yeux pleins de charmes ,  
Rechercher ma félicité.

H E B E'.

Comment , que voulez-vous donc dire ?

L E P L A I S I R .

Que je brule pour vous , que mon cœur qui sou-  
pire.

H E B E'.

Epargnez-vous des efforts superflus.

L E P L A I S I R .

Mais quel est donc ce mystère ?

PROLOGUE.

41

D'où peuvent naître vos refus ?  
Des feux tantôt si bien reçûs ?

H E B E'.

Alors cela pouvoit me plaire ,  
Et cela ne me plaît plus.

L E P L A I S I R.

Qui peut vous irriter ?

H E B E'.

Je ferois en colere ?

Comment le méritez-vous ,

L E P L A I S I R.

Vos yeux sont remplis de courroux.  
Ah ! qu'un moment a changé leur langage.  
Ne m'accablez pas d'avantage.

Si vous ne m'aimez plus , que vais-je devenir ?

H E B E'.

Quoi le Plaisir , ne sçait où porter son hommage ?

L E P L A I S I R.

Hé bien , oui , je suis le Plaisir  
Jusqu'ici sans amour j'ai sçû paroître tendre ,  
J'ai volé d'appas en appas ;  
Mais désormais , attaché sur vos pas ,  
C'est de vous que je veux dépendre  
C'est de vous seulement qu'on pourra m'obtenir.  
Vous seule pouviés me guérir  
D'une incôstance criminelle ;  
Il n'appartenoit qu'à vos yeux  
De faire un Amant fidelle ,

Du plus léger de tous les Dieux.

H E B E'.

Oui, la façon dont vous m'avez quittée  
Ne laisse pas lieu d'en douter.

L E P L A I S I R.

De mon départ, vous êtes irritée;  
Et cependant il ne faut l'imputer

Qu'à trop de délicatesse.

Oui ce départ qui vous blesse

Est l'ouvrage d'une tendresse

Trop difficile à contenter.

H E B E'.

La preuve m'en paroît nouvelle;

Et je voudrois sçavoir un peu .....

L E P L A I S I R.

Lorsque vous me fites l'aveu

D'une tendresse mutuelle,

D'un mouvement jaloux, je me sentis saisir

J'eû peur qu'une flâme si belle,

Un jour ne vint à finir,

Et je voulus voir si votre constance

Contre un soupçon d'indifférence

Auroit la force de tenir.

H E B E'.

\* Non, on ne sçait point si bien feindre  
Quand le cœur est vraiment charmé.

\* *L'Amour amene le Sentiment, & ils écoutent sans être vûs.*

COMEDIE.

43

LE PLAISIR.

L'amour si-tôt ne peut s'éteindre ,  
 Vous m'aimeriez encor si vous m'avez aimé ,  
 Mon bonheur fut extrême , & j'en suis plus à plain-  
 dre ,  
 J'ai pû vous offenser , Nymphé quel est mon  
 fort ;  
 Si je pouvois m'en punir par la mort ,  
 Ma main vous eût déjà vangée  
 Mais une affreuse destinée  
 Eternise mes jours ainsi que mes regrets ,  
 Ma vie & ma douleur ne finiront jamais.

H E' B E'.

Cruel , si vous étiez si tendre ,  
 Et si vous n'aspiriez qu'à posséder mon cœur ,  
 Pourquoi donc m'avez-vous forcée à le reprendre ,  
 En le gardant toujours , vous faisiés mon bonheur.

LE PLAISIR.

Que tardez-vous à me le rendre ?  
 Je puis encore y prétendre  
 S'il suffit de vous adorer.

H E' B E'.

Ah ! vous me trompez encore.

LE PLAISIR.

Ne doutez plus du feu qui me devore ;  
 Par quels sermens faut-il vous rassurer.

## S C E N E X I I I .

H E B E ' , L ' A M O U R , L E S E N T I M E N T ,

L E P L A I S I R .

L E S E N T I M E N T .

Q u e l s p e c t a c l e s ' o f f r e à m a v u e ,

H E B E ' .

Je viens d'entendre quelqu'un  
Le Sentiment , ah ! Ciel je suis perdue !

L E P L A I S I R .

La peste soit de l'importun.

L ' A M O U R à *Hebé*

Allez , ne craignez rien , Nymphé , laissez - moi  
faire.

L'Amour vous prend sous sa protection.

L E S E N T I M E N T .

Quelle affreuse trahison !  
Et quel Rival on me préfère !  
Ah , Junon quel malheur !

L ' A M O U R .

Junon

Fort bien. L'heureuse conjoncture.

## SCENE XIV.

LES ACTEURS PRECEDENTS, JUNON.

JUNON.

Rien ne peut plus troubler ma satisfaction,  
 Votre hymenée enfin est prêt à se conclure,  
 Un projet bien conduit, a toujours réussi.  
*à l'Amour.* Quoi, vous êtes encore ici!  
 Je vous croyois bien loin.

L'AMOUR.

Non, un ancien ami  
 Que depuis très long-tems j'avois perdu de vue,  
 Et qu'en ces lieux j'ai trouvé par hazard,  
 M'a fait de quelques jours différer mon départ.

LE PLAISIR.

Ma figure, Junon, ne vous est pas connue,  
 Mais votre Majesté de tout tems m'a fait peur,  
 Envain.

LE SENTIMENT.

C'est le Plaisir, c'est lui, jugez du reste.

JUNON.

Quoi le Plaisir ici! quel contretems funeste!

## L E S E N T I M E N T :

Hélas Junon , par quel malheur !  
 A peine je commence à régner sur un cœur  
 Le Plaisir aussi-tôt me chasse.

J U N O N .

Hé vous avez toujours aussi la larme à l'œil.  
 Dites, que voulez-vous qu'on fasse ,  
 De votre lugubre accueil !  
 La Nymphe vous renvoye , & je croi qu'à sa place  
 J'en ferois tout autant.

L' A M O U R .

Nous ne finirons pas.  
 En nous fâchant l'un contre l'autre.  
 Un conseil vaudroit mieux , voyons quel est le vôtre.

J U N O N .

Puisque de mon conseil vous faites tant de cas ,  
 Je vais parler avec franchise  
 Mon avis donc , est que vous êtes tous  
 Des étourdis & des fous ,  
 Qui ferez à jamais sottise sur sottise ,  
 Que Jupiter qui l'autorise ,  
 Sera plus fou que vous , bientôt.  
 Et que je vais sans remise  
 Sur tout ceci lui parler comme il faut.



## SCENE VIII.

MERCURE, *les Acteurs précédens.*

MERCURE.

**V**ous n'irez pas si loin.

L'AMOUR.

Vous dans ce lieu champêtre,

Mercure!

MERCURE.

De la part de Jupiter mon Maître  
Je viens pour marier Hébé.

JUNON.

Le bel Ambassadeur pour faire un mariage !  
De cet étrange ménage  
N'êtes-vous pas bien étonné.

MERCURE.

Retranchons le badinage  
De ce qui se passe en ces lieux,  
On a beaucoup ri dans les Cieux!  
Mais prévoyant votre colere,  
Et pour la prévenir ne sçachant trop que faire  
Votre Epoux a voulu consulter le Destin,  
Le vieillard a long-tems feuilleté ses chroniques,  
Enfin par ces mots historiques  
A l'embaras des Dieux, il a sçu mettre fin.

Je suis d'une impatience ....

M E R C U R E .

Au tems de l'âge d'or a-t-il lu gravement  
 Le Plaisir & le Sentiment,  
 Ne faisoient qu'une même essence.  
 Ce n'étoit qu'un seul Dieu, qui sous le nom d'A:  
 phos,  
 Au Dieu qu'on adore à Cythere,  
 Préparoit chaque jour des triomphes nouveaux.  
 Il vivoit dans les cœurs, en chassoit la rudesse,  
 L'intérêt, le dégoût, le soupçon, le détour.  
 Il y mettoit en retour  
 De la vivacité, de la délicatesse,  
 Puis il les livroit à l'amour.  
 Les Titans orgueilleux, fiers enfans de la terre,  
 De ce siecle bientôt vinrent troubler la paix.  
 Tout l'Olimpe s'arma pour punir leurs forfaits,  
 Aphos suivit aussi le maître du Tonnerre,  
 Mais hélas! cet aimable Dieu  
 Se tira mal de cette guerre.  
 Un énorme Géant, d'un coup de Cimeterre ;  
 Le partagea par le milieu.  
 Chaque moitié, par ce coup défunie,  
 Ne perdit pourtant pas la vie.  
 Ce souffle éternel, ce feu  
 Qui rend des Dieux la nature immortelle  
 De chacune des parts, aussitôt fit un Dieu  
 D'une figure nouvelle.  
 L'un prit le nom de Sentiment ;

Toujours

Toujours pleurant, gemissant,  
Il alla fatiguer le monde.

L'autre sous le nom du Plaisir

Porta de tous côtés sa course vagabonde.

Ces Dieux ne peuvent se souffrir;

Et par leur mesintelligence

Ils font hair l'Amour, renversent sa puissance.

Mais pour lui rendre enfin sa premiere splendeur,

Ces Dieux se rejoindront, lorsque quelque Déesse,

Sentant pour l'un & l'autre une égale tendresse,

De l'un & l'autre aussi sçaura toucher le cœur.

A peine le Destin a fait cette lecture

Jupiter a repris: ce tems est arrivé;

Allez, partez, volez Mercure,

Chacun de ces Dieux est aimé;

Qu'aux genoux du Destin, l'un & l'autre amené,

Reçoivent par ses mains leur premiere figure,

Aphos sera l'Epoux d'Hébé.

L' A M O U R.

D'un terrible embarras me voila délivré.

L E P L A I S I R, à Hébé.

Charmante Hébé, c'est pour vous avoir vûe

Que je perds ma liberté;

Mais je suis encor trop flatté

Si cette perte contribue

A votre felicité.

M E R C U R E.

Allons, partons.

L' A M O U R.

Quand vous voudrez, Mercure.

Allons hater ce changement heureux

Qui me tranquillise, & m'assure

Le rang du plus grand des Dieux.

---

 DIVERTISSEMENT,

## VAUDEVILLE.

## L'AMOUR.

**V**ous qui suivez mon Etendart  
 Par des discours simples, fans art,  
 Peignez votre martyre;  
 Trop d'esprit fait craindre un Amant,  
 Souvent il est plus éloquent.  
 Lorsqu'il ne sçait rien dire.

## LE SENTIMENT.

Près des objets les plus charmants  
 L'esprit ne brille pas long-tems;  
 Le desir se retire  
 Et le silence suit de près;  
 Mais quand le cœur fait tous les frais  
 On a toujours à dire.

## L'AMOUR, à Hébé.

De ce qu'Amour a de plus doux  
 Ce soir en qualité d'Epoux,  
 Aphos doit vous instruire  
 En considerant tant d'appas,  
 Je crois qu'il aura sur ce cas  
 Plus d'un mot à vous dire.

## C O M E D I E.

51

H E' B E'.

De ce qu'Amour a de plus doux  
 Dans ce beau jour, si mon Epoux  
 Avec art sçait m'instruire,  
 Mon cœur me tiendra lieu d'esprit  
 Et je n'aurai pas le dépit,  
 De ne sçavoir que dire.

A U P A R T E R R E.

Ici pleins de crainte & d'espoir  
 Nos beaux esprits viennent sçavoir  
 S'ils ont bien fait d'écrire ;  
 Vous seuls décidez de leur sort,  
 Le nôtre a-t-il raison ou tort ?  
 Messieurs, qu'en faut-il dire ?

F I N.

J'ai lû par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Po-  
 lice, une Comedie qui a pour titre, *Aphos*, & je crois que l'on  
 peut en permettre l'impression, ce 7 Septembre 1747.

C R E B I L L O N.

Vû l'Approbation du Sieur Grebillon, permis d'imprimer, à  
 la charge d'enregistrement à la Chambre Syndicale, ce 3 Fé-  
 vrier 1748. B E R R Y E R.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Pa-  
 ris, N<sup>o</sup>. 3229 conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Con-  
 seil du 10 Juillet 1745. A Paris ce 29 Mars 1748.*

G. C A V E L I E R, Syndic.

C O M M E D I E

H A R S

De ce qu'Amour a de plus doux  
Dans ce beau jour, à mon honneur  
Avec un sein m'inspire,  
Mon cœur me rendra bien d'honneur  
Et je n'ai pas le droit  
De ne savoir que dire

A U P A R T E N E

Ici plus de crainte & d'espoir  
Nos beaux esprits viennent s'offrir  
S'ils ont bien fait d'écouter  
Vous serez hélas de leur sort  
Le nôtre a-t-il rien en sort  
Mieux que d'en faire un autre ?

F I N

Il est par ordre de Sa Majesté le Lieutenant Général de Paris  
aux Comptes de la Cour de Paris, de faire publier  
par un imprimeur, les ouvrages de la Bibliothèque de la Cour de Paris  
C O M M I S S I O N

Un Approuvé de la Cour de Paris, le 17 Mars 1775  
Le Comte de S. S. B E R R Y E R

Le 17 Mars 1775, le Comte de S. S. B E R R Y E R  
Le Comte de S. S. B E R R Y E R  
C O M M I S S I O N



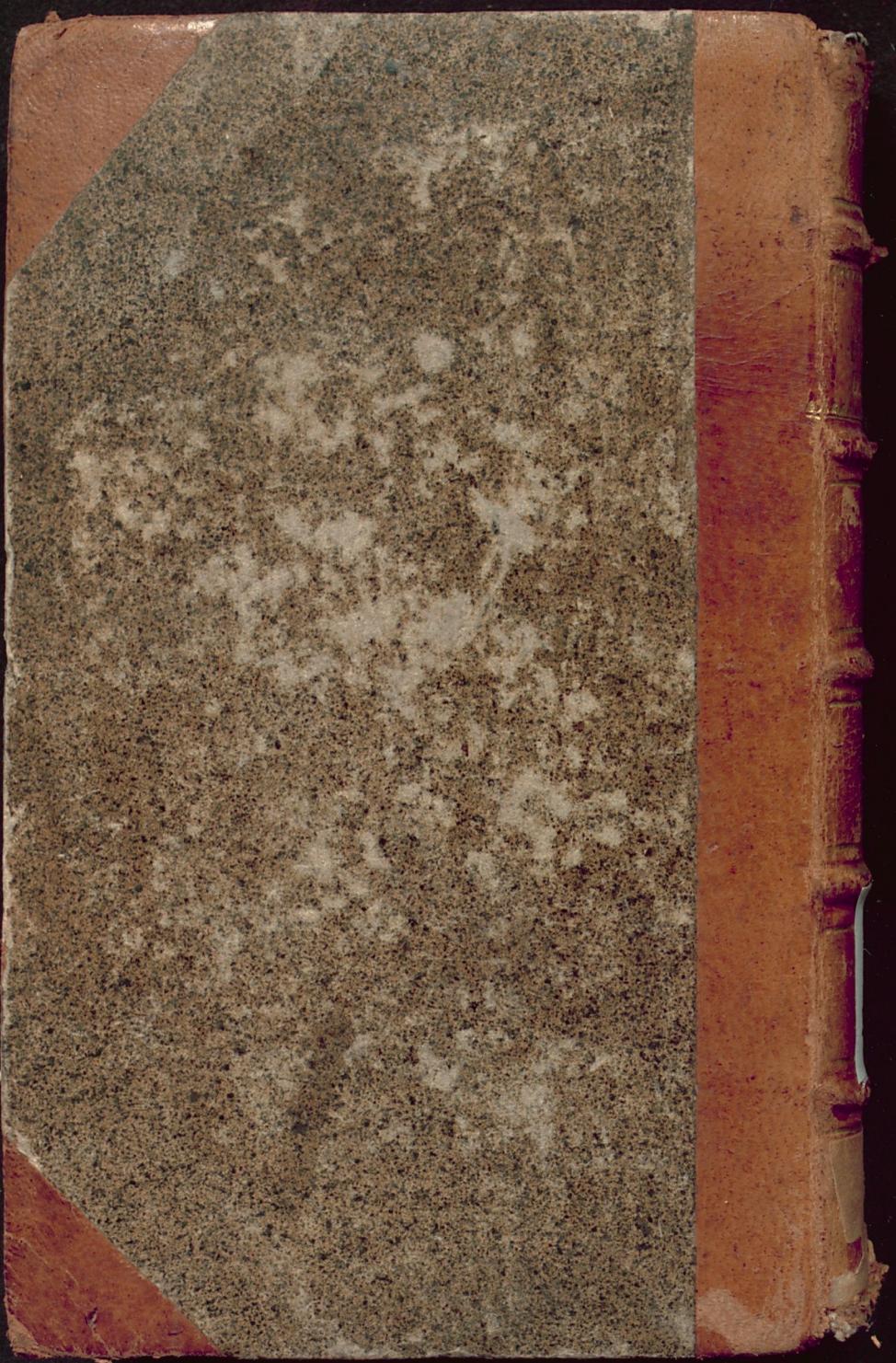
153919

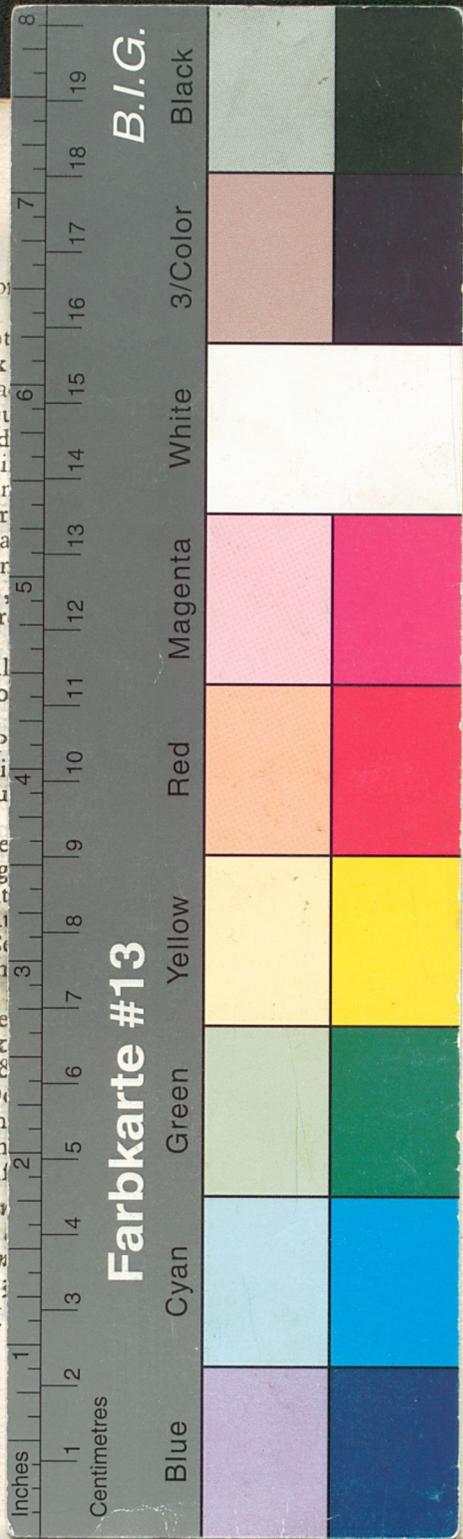
AB 153 919

8

DL 2702<sup>h</sup>

X 25.83720





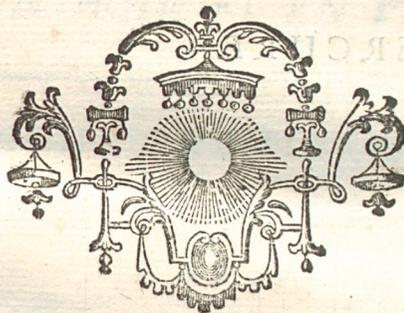
# A P H O S , <sup>6</sup>

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

REPRESENTE'E POUR LA PREMIERE FOIS,  
Par les Comédiens ordinaires du Roy,  
le 11 Septembre 1747.

*Le prix est de 24 sols.*



A P A R I S.

Chez P R A U L T Fils, Quay de Conti à la descente du  
Pont Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLVIII.

AVEC APPROBATION.